

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.2.45482

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

GONTHIER-LOUIS FINK

PROLÉGOMÈNES À UNE HISTOIRE DES STÉRÉOTYPES NATIONAUX FRANCO-ALLEMANDS

Stéréotypie et histoire

Dès le titre de la grande anthologie qu'elle consacre aux stéréotypes nationaux de la France et de l'Allemagne¹, Ruth Florack pose le problème de la relation entre stéréotypie et histoire, car n'est-t-il pas contradictoire de présenter des textes allant de la Renaissance à 1848 et d'omettre de préciser ces dates sur la page de garde? Ainsi ces stéréotypes franco-allemands semblent avoir une valeur générale, intemporelle, quand en fait ils sont marqués par leur époque, puisque »tiefsinnige Deutsche«, opposé alors à la légèreté des Français, date du XVIII^e siècle, comme l'éditrice le reconnaît d'ailleurs par la suite. Il est vrai que les deux caricatures, qui sont du XIX^e siècle, complètent et/ou contredisent les stéréotypes, faisant penser pour l'Allemand à l'ivrognerie et pour le Français à la galanterie. Et tout au long de l'ouvrage nous butons sur le problème de l'intemporalité et de l'historicité des stéréotypes, problème que ne règlent ni l'introduction ni les différentes notices introductives. Apparemment au moins trois tendances guident l'éditrice dans cette vaste entreprise, d'abord un certain pyrrhonisme historique, que révèle déjà la lacune de sa page de garde et que nous retrouverons ultérieurement. Puis la remise en question de la théorie qui fonde l'identité sociale, individuelle ou collective, sur la confrontation avec l'autre²; pourtant, comme au cours de son exposé R. Florack se pose en s'opposant, elle semblerait, par sa polémique, plutôt confirmer la théorie des groupes antinomiques chère à la sociologie américaine, qui est devenue un credo de l'imagologie européenne. Enfin, quoique littéraire, elle se fait une idée bien trop restrictive des possibilités d'analyse qu'offre »la science de la littérature«.

Dans son introduction Ruth Florack présente un bilan des récentes recherches internationales sur les stéréotypes nationaux, montrant ainsi qu'elle est au courant des dernières tendances de la critique. Si en ce qui concerne l'idée de »nation« elle suit les constructivistes, par ailleurs elle semble également avoir été quelque peu influencée par des déconstructivistes. Jamais elle ne précise cependant vraiment sa position. Volontiers elle s'abrite derrière les critiques, sans toujours en avoir préalablement vérifié la méthode. Nouvelle convertie, elle défend l'orthodoxie de son église en distribuant souverainement éloges et blâmes, quitte à forcer un peu le trait, quand elle résume la thèse d'un critique pour rendre son verdict plus pertinent ou pour mieux légitimer ses thèses. Et bien des fois, au lieu d'argumenter, elle émet des jugements péremptoires, assassinant p. ex. Wolfgang Leiner d'un mot³ ou reprochant à

1 Ruth FLORACK, *Tiefsinnige Deutsche, frivole Franzosen. Nationale Stereotype in deutscher und französischer Literatur*, Stuttgart (Metzler) 2001, 931p. Nous renverrons à cet ouvrage en mettant dans le texte les pages entre parenthèses.

2 Du moins à en croire la remarque (p. 30); (voir aussi n. 53), tandis que, à propos de la définition de »Kultur«, les stéréotypes nationaux sont considérés comme »Bestandteile [...] des symbolischen und textuell vermittelten Prozesses der Selbstausslegung ...« (p. 7-8).

3 En le traitant de »positiviste«. Naturellement, ce terme n'a pas le sens historique, mais selon l'article »Positivismus« d'Andreas KABLITZ, du Metzler Lexikon Literatur- und Kulturtheorie, hg. von Ansgar NÜNNING, Stuttgart 1998, p. 214-215, il désigne »das bloße Sammeln von Fakten« et, à ce

Franz K. Stanzel d'avoir oublié que le concept de ›caractère national‹ avait été critiqué »aus konstruktivistischer Sicht« (p. 33). Et à propos de »Public opinion« (1920) de W. Lippmann, considéré comme un pionnier de la sociologie américaine, elle parle de »vorwissenschaftliche⁴ Gleichsetzung von ›Stereotyp‹ und ›Bild‹« (p. 10), comme si la psychologie sociale ne commençait qu'avec elle. C'est oublier que, comme toutes les disciplines, la sociologie a, elle aussi, une histoire. De l'imagologie, elle offre une image réductrice⁵, en relevant trois tendances qui lui paraissent critiquables:

1° daß literarische Texte – jenseits der Ebene von Motiven – kohärente ›Bilder‹ von einem Land *und* seinem Volk entwerfen können (p. 17).

Comme aucun écrivain n'accepterait de se voir dénier la possibilité de présenter des images d'un pays et de ses habitants, à sa guise cohérentes ou fantaisistes, le reproche ne concerne que l'imagologue qui croit pouvoir le faire en partant de l'analyse d'une œuvre. Si ›cohérent‹ était synonyme d'exact ou d'objectif, R. Florack aurait raison, mais ce mot signifie seulement qu'il y a un rapport logique ou sensé entre les différentes parties de l'image. Et alors on ne voit pas pourquoi le critique ne pourrait pas dépasser l'analyse de la fonction des stéréotypes dans une œuvre isolée – ce à quoi veut se limiter R. Florack –, et en dégager la tendance générale ou l'image qu'elle offre d'un pays ou de son peuple. Sans le dire directement, elle pose ainsi le problème du caractère national.

2° daß diese ›Bilder‹ nicht nur Rückschlüsse auf die Vorstellungs-›Welt‹ eines einzelnen Autors erlauben [...], sondern daß sie darüber hinaus repräsentativ sind für Kollektivvorstellungen und sich sogar, zeitübergreifend, zu einem Gesamtbild addieren lassen.

Il faudrait être naïf pour confondre l'auteur, que R. Florack tient à occulter (p. 20sq.), avec le narrateur ou un protagoniste. Certes les déclarations d'intention d'un écrivain concernant son œuvre sont sujettes à caution, mais quand, dans ses propos vis-à-vis de tiers ou dans des écrits autobiographiques, il parle du pays et/ou des habitants en question, ces remarques sont censées refléter ses idées à un moment donné. Dès lors il est permis de les comparer avec celles qu'exprime l'œuvre et de voir dans quelle mesure il y a analogie ou différence entre les deux. Naturellement il ne s'agit pas simplement d'›additionner‹ les images tirées des œuvres pour voir les tendances d'une époque, mais nier la possibilité de synthèse, c'est nier la possibilité même de l'histoire. Tout dépend de la représentativité des œuvres et de l'auteur, qui, comme nous le verrons encore, n'intéresse cependant pas l'éditrice de cette anthologie:

3° daß *jedes* Bild von einer fremden Nation in einem reziproken Verhältnis steht zu dem Bild, das über die eigene Nation existiert.

Cette tendance, sensible chez bien des auteurs, anciens et modernes, et également représentée chez les imagologues, repose sur la théorie de l'identité. Ce qui peut la rendre critiquable,

titre, il est »in der Literaturwissenschaft auch zu einer wertenden Charakteristik [...] geworden«. Certes, dans: *Das Deutschlandbild in der französischen Literatur*, Darmstadt 1989, W. LEINER s'appuie trop souvent sur des citations de seconde main, donc isolées du contexte, mais il a le mérite d'avoir donné une première synthèse qui peut guider les chercheurs.

4 Souligné par G. L. F. Si des mots isolés dans une phrase sont soulignés par l'auteur, je le signale dans une note, sinon c'est moi qui en suis responsable.

5 Comme aussi Michael SCHWARZE dans l'article ›Imagologie‹ du Metzler Lexikon (voir n. 3), p. 232–234, sur lequel s'appuie R. Florack.

c'est la généralisation («jedes»). En effet, il ne peut être question de réduire tous les stéréotypes à une fonction antinomique, mais celle-ci est bien plus importante que ne le pense R. Florack, qui, partant de textes de la Renaissance, la considère à tort comme l'exception.

Quoique presque toutes les pages de l'introduction posent problème, je me contenterai ici de soulever des questions concernant d'une part la nature des stéréotypes et de l'imagologie, d'autre part la relation entre permanence et évolution, et enfin la présentation de la documentation. Par son ampleur l'anthologie fascine, vue de près, elle se révèle décevante.

Une partie des romanistes avaient certes voulu limiter leurs investigations aux belles lettres, mais, intéressés par l'histoire des mentalités, bon nombre d'autres imagologues ont, depuis longtemps, étendu leurs recherches à la presse, aux dictionnaires, aux essais et aux traités politiques, moraux, géographiques et ethnographiques, si bien que l'éditrice enfonce des portes ouvertes quand elle proclame innover en accueillant aussi des textes discursifs.

En ce qui concerne les concepts du même champ sémantique, stéréotype, préjugé et image, R. Florack suit surtout des critiques qui, pour les différencier, simplifient la complexité de leurs relations. En 1978, Bernd Schäfer et Bernd Six avaient, comme bien d'autres sociologues d'ailleurs, considéré le stéréotype comme une catégorie particulière du préjugé⁶. Individuel ou collectif, celui-ci était censé couvrir un champ plus vaste que le stéréotype⁷. En même temps, les deux auteurs estimaient que les fonctions, cognitive et affective, étaient communes au préjugé et au stéréotype. Si dans la critique la question de la relation entre les deux concepts reste pendante, R. Florack les distingue en mettant, à la suite d'un article de Bernd Schäfer de 1988, pour le stéréotype, l'accent sur la fonction cognitive et, pour le préjugé⁸, sur la dimension émotionnelle. Comme preuve de cette thèse elle allègue que le sociologue a besoin d'instruments spécifiques pour mesurer le degré de l'émotivité d'un locuteur. Mais cela ne concerne que l'expression orale! Sous-estimant les moyens d'investigation que l'analyse littéraire met à la disposition du critique, elle déclare de façon catégorique:

solch eine emotionale Ebene aber kann *selbstverständlich* nicht auf dem Weg literaturwissenschaftlicher Textanalyse erschlossen werden (p. 11)⁹.

C'est seulement aux stéréotypes instrumentalisés en vue d'une idéologie politique qu'elle reconnaît une «fonction émotive», mais non à ceux qui traduisent des antinomies sexuelles ou professionnelles, pourtant tout autant instrumentalisables.

Bien des critiques et des exemples historiques nous apprennent pourtant que les stéréotypes sont également capables de traduire une forte émotion, voire d'exprimer la haine. En effet l'affectivité a sa part dans la réaction discriminante des stéréotypes, et pas seulement dans les stéréotypes ethniques. Pour R. Florack par contre, le stéréotype est neutre; c'est

6 Sozialpsychologie des Vorurteils, Stuttgart 1978, p. 15sq.

7 Cf. aussi Emer O'SULLIVAN, Das ästhetische Potential nationaler Stereotypen in literarischen Texten. Auf der Grundlage einer Untersuchung des Englandbildes in der deutschsprachigen Kinder- und Jugendliteratur nach 1960, Tübingen 1989, p. 22, n. 11–16 et 25: Selon lui le préjugé est un phénomène sociologique et le stéréotype un phénomène littéraire. Pour la «sémiologie du stéréotype» et les «notices apparentées» voir l'excellente étude de Ruth AMOSSY, Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype, Paris 1991.

8 B. SCHÄFER, Entwicklungen der Stereotypen und Vorurteilsforschung, dans: DERS. u. FRANZ PETERMANN (Hg.), Vorurteile und Einstellungen. Sozialpsychologische Beiträge zum Problem sozialer Orientierung, Köln 1988, p. 51. Cf. aussi l'article «Vorurteil», dans: Historisches Wörterbuch der Philosophie, hg. von Joachim RITTER et al., Darmstadt 2001, t. XI, col. 1250sq., surtout col. 1263–1268 pour la psychologie sociale.

9 Cf. aussi: «Woran will man erkennen, ob es sich in einem gegebenen Fall um die Identität einer sozialen Gruppe – wie etwa der Intellektuellen – oder aber der Nation als ganzer handelt?» (p. 18). Cette négligence du contexte est surprenante de la part d'une littéraire.

sans doute pourquoi elle considère ce qu'elle appelle ›Feindbild‹ comme une catégorie à part, qui n'aurait été suscitée que lors de l'éveil des nationalités. Mais la discrimination de l'ennemi par le truchement de stéréotypes n'a-elle pas toujours existé? L'Ancien Testament et la littérature grecque nous en fournissent déjà bien des exemples. Sans parler de ceux qu'ont suscités les trois dernières guerres franco-allemandes depuis 1870, la propagande prussienne avait, durant la guerre de Sept ans, créé bien des stéréotypes discriminants pour semer la haine et dénigrer les Français¹⁰. Et la même tendance a ressurgi durant la Révolution française, d'un côté comme de l'autre de la frontière nationale ou idéologique¹¹.

Pour cette dernière catégorie de stéréotypes R. Florack accepte d'employer le terme de ›Bild‹, ne fût-ce que comme suffixe, tandis que par ailleurs elle rejette cette expression, couramment employée par les sociologues et les imagologues pour résumer la tendance qui se dégage d'un ensemble de stéréotypes nationaux d'une œuvre, d'un auteur ou d'un groupe consacré à un même pays, ce qu'elle récuse également¹².

Certes, dans les tableaux comparatifs des ›populorum natura‹ du XVI^e siècle, censés caractériser les principales nations européennes ou les peuples du monde alors connus, le point de vue ethnocentrique est estompé par la multiplicité des partenaires, de sorte que dans ce cas le stéréotype national peut être neutre¹³; il perd cependant cette qualité dès qu'un auteur cherche à se différencier ou à s'opposer au peuple voisin grâce au contraste entre les autostéréotypes et les hétérostéréotypes. Ceux-ci peuvent alors couvrir toute la gamme de l'idéalisation à la discrimination et cela aussi bien pour l'auto-image que pour l'hétéro-image¹⁴.

Sous prétexte que les termes ›autostéréotype‹ et ›hétérostéréotype‹ sont susceptibles de renvoyer à la nation ou au caractère national, pouvant être considérés comme des entités objectives ou métaphysiques, R. Florack les bannit de son vocabulaire. Et de déclarer:

Niemanden ist bisher aufgefallen, daß die Unterscheidung von Hetero- und Autostereotypen [...] das essentialistische Konzept von der Nation als einem Kollektivindividuum lebendig hält ... (p. 20).

Tout dépend cependant de la valeur qu'on donne aux mots. Pour le sociologue et l'imagologue, autostéréotypes et hétérostéréotypes sont des termes techniques neutres, censés tra-

10 Cf. Hans Peter HERRMANN et al., *Machtphantasie Deutschland. Nationalismus, Männlichkeit und Fremdenhaß im Vaterlandsdiskurs deutscher Schriftsteller des 18. Jahrhunderts*, Frankfurt 1996.

11 Cf. G. L. FINK, *Die Französische Revolution im Spiegel der deutschen Literatur und Publizistik (1789-1800)*, dans: Hans-Otto MÜHLEISEN (Hg.), *Die Französische Revolution und der deutsche Südwesten*, München, Zürich 1989, p. 92sq. ›Krieg und Federkrieg‹. Pour les caricatures voir Michel VOVELLE, *1789-1799. La Révolution française. Images et récits*, Paris 1986, 5 vol. Entre ›Feindbild‹ et les stéréotypes nationaux plus neutres, il n'y a pas de différence de nature, tout au plus une différence de degré d'engagement et d'émotion.

12 Voir n. 1, p. 17: ›(der) problematische ›Bild‹-Begriff, der, als ›représentation mentale‹ verstanden, irgendwie auf Prozesse im Gehirn der Autoren und ihres Publikums verweist, obgleich doch weder literarische noch diskursive Texte als Wahrnehmungsprotokolle gelesen werden können‹. Bonne polémiste, R. Florack sait par l'adjonction d'un adverbe (irgendwie) et d'un commentaire tendancieux fausser l'idée du critique. ›Représentation‹ signifie non seulement le résultat de la ›perception‹, mais aussi, selon André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, 5^e éd., Paris 1947, p. 901, ›ce qui est présent à l'esprit‹. Les imagologues n'ont pas prétendu, que je sache, que l'image était le résultat fidèle d'un processus de perception.

13 Ce qui permet à Bodin dans *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* d'affirmer que ses ›discours (ne) portent atteinte à la renommée d'aucun peuple‹. Traduit par P. MESNARD d'après la 2^e éd. (1572), dans: *Œuvres philosophiques de Jean Bodin*, Paris 1951, p. 321.

14 Cf. G. L. FINK, *Réflexions sur l'imagologie. Images et réalités nationales*, dans: *Recherches germaniques* 23, 1993, p. 16sq.

duire aussi bien la relation bilatérale que décrit l'imagologue que celle qu'établit le locuteur ou l'auteur quand il veut opposer l'autre ou l'étranger à ce qu'il considère comme sa propre identité, qu'il ait conscience de la relativité des notions ou non. En même temps le critique doit tenir compte du régime politique et de l'histoire et distinguer entre l'optique de l'auteur ou du protagoniste d'une œuvre littéraire et la sienne propre, ce à quoi l'invite d'ailleurs la narratologie ou la poétique du drame. R. Florack préfère cependant faire abstraction de l'auteur et de ce fait, elle ne semble pas voir le problème de la même façon.

Quand, comme à propos du *Göttinger Hain*, R. Florack est obligée de tenir compte de l'antinomie de deux groupes, voire de la discrimination de l'adversaire, elle préfère, comme H. M. Bock et quelques imagologues allemands, remplacer ›autostéréotype‹, terme internationalement accepté, par ›Wir-Gefühl‹, un mot qui a l'inconvénient d'une part de découpler le parallélisme entre autostéréotype et hétérostéréotype et d'autre part d'être purement national.

A cette restriction près, l'imagologue peut suivre H. M. Bock qui, dans une optique constructiviste, explique très bien l'interaction qui préside à l'établissement des hétérostéréotypes:

Diese [transnationale Perzeptionsthematik] stellt sich nicht [...] als reaktive Annäherung an eine feststehende fremdnationale Identität dar, sondern als interaktive Projektion, an der sowohl der (von einer Nationalkultur geprägte) Beobachter als auch die Nation, die Objekt der Wahrnehmung ist, beteiligt sind¹⁵.

Autre raison avancée pour ne pas employer les termes ›autostéréotypes‹ et ›hétérostéréotypes‹, c'est qu'ils pourraient être identiques et servir à caractériser aussi bien des Allemands que des Français¹⁶. Et de se référer au ›Tableau de Paris‹ (1781–1788) de Sébastien Mercier et au ›Candide‹ (1759) de Voltaire, mais sans donner d'exemples. Il y a certes des Parisiens ivres comme des Berlinoises galants ou frivoles, mais il ne viendrait pas à l'idée de Mercier, qui, pour Paris, distingue même entre l'ivresse des riches et celle des pauvres, due notamment au vin frelaté, de parler de l'ivrognerie française, ni à un écrivain allemand de considérer la frivolité ou la politesse comme faisant partie du caractère allemand, et naturellement encore moins à Voltaire de considérer la courtoisie d'un voyageur allemand, qui rappelle à R. Florack une ›typisch französische [...] Höflichkeit‹, comme un trait de caractère national. Ce qui est transférable, ce sont non les stéréotypes nationaux, mais des qualificatifs¹⁷, car il y a des ivrognes et des hommes frivoles ou courtois partout, mais cela concerne alors des individus et non pas la nation. Et dès lors, il ne s'agit pas de stéréotypes nationaux. N'oublions pas que le stéréotype national n'existe que par sa relation avec la tradition que le locuteur ou l'écrivain actualise et que le lecteur comprend parce que nourri de la même tradition.

15 Hans Manfred Bock, Nation als vorgegebene oder vorgestellte Wirklichkeit? Anmerkungen zur Analyse fremdnationaler Identitätszuschreibung, dans: R. FLORACK (Hg.), Nation als Stereotyp. Fremdwahrnehmung und Identität in deutscher und französischer Literatur, Tübingen 2000, p. 32. A ›Wahrnehmung‹ on devrait cependant ajouter ›oder der Aussage‹, car les stéréotypes sont plus souvent l'expression d'une idée, de l'actualisation d'une tradition, que le résultat de la perception de l'autre.

16 R. FLORACK (voir n. 1), p. 20: ›In diesem Zusammenhang ›Hetero-‹ von ›Autosterotypen‹ abgrenzen zu wollen, hieße wüste Spekulationen betreiben.‹

17 Ibid. p. 43. Peu importe certes si des Français ou des Allemands critiquent la décadence de la société parisienne, tant que cela ne relève pas de la stéréotypie. Et on peut se demander à quoi servent les réflexions sur les stéréotypes nationaux si elles ne permettent pas de distinguer constatations, qualificatifs et stéréotypes!

Permanence et évolution

Depuis la Renaissance les stéréotypes nationaux font partie de l'héritage européen. Comme celui-ci a apparemment peu évolué depuis le XVI^e siècle, R. Florack les considère comme l'expression d'une pensée figée¹⁸. Certes, même de nos jours on retrouve parfois des autostéréotypes et des hétérostéréotypes, aussi bien positifs que négatifs, qui n'ont pas changé depuis des siècles, des Allemands estimant par exemple que le Français est galant ou frivole, ou des Français pensant que l'Allemand est lourd et mal dégrossi, mais sérieux. Il serait sans doute intéressant de voir quels stéréotypes n'ont pas cessé d'être attribués aux deux nations et lesquels ont disparu depuis Tacite ou César.

Cette permanence est certes due à la paresse de l'esprit humain, mais elle est également liée à tout ce qui motive l'ethnocentrisme, notamment le besoin de se croire supérieur aux autres et de légitimer ses propres illusions. Au moins jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, cette permanence a en outre été légitimée par le déterminisme inhérent à la théorie des climats, puisque, selon elle, le caractère était conditionné par la zone géographique.

Il ne faudrait cependant pas oublier que parallèlement il y eut aussi interaction entre la tradition et les tendances de telle ou telle époque, auxquelles les stéréotypes ont parfois été adaptés, notamment au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. De ce fait la tâche de l'imagologue ne devrait-elle pas être de voir dans quelle mesure il y a permanence ou, au contraire, évolution et d'étudier les éventuelles adaptations, en tenant compte des situations politiques, sociales et culturelles nouvelles? R. Florack défend par contre l'idée de la permanence des stéréotypes. A cet effet elle allègue entre autres le fait qu'on retrouve chez Agrippa von Nettesheim, Luther et Goethe une liste presque identique de stéréotypes nationaux caractérisant en latin les principales nations européennes¹⁹. Mais si pour Agrippa et Luther une telle caractérisation correspondait encore à une réalité anthropologique, comme il, ressort p. ex. de l'étude des »Tischreden« du réformateur allemand²⁰, pour Goethe il s'agit seulement d'un texte qu'il a retenu lorsqu'en 1795 il a rassemblé des papiers pour avoir un aperçu historique de l'Italie en vue d'un nouveau voyage d'études dans ce pays. A aucun moment il n'a pris ces stéréotypes à son compte²¹. La liste ne peut donc pas attester la permanence des stéréotypes nationaux européens par delà les siècles.

Néanmoins, de la Renaissance au baroque, nous trouvons dans les lettres européennes un écho de ces listes comparatives, notamment chez Scaliger, Bodin et Barclay. Paradoxalement c'est au moment où la chrétienté se divise, lors de la Réforme, que le rayonnement de ces listes latines semble avoir été à l'apogée. Auprès d'un public plus modeste, des tableaux comparatifs ont encore connu une large diffusion au cours du XVIII^e siècle, surtout en Allemagne du Sud et en Autriche²². Dix peuples européens y étaient caractérisés par une série de stéréotypes, complétés par des rubriques donnant une idée de leurs habitudes et par des

18 Cf. Bernd SCHÄFER, *B. SIX, Sozialpsychologie des Vorurteils*, Stuttgart, Berlin 1978, p. 20, et Gunther BLAICHER (Hg.) *Erstarrtes Denken. Studien zu Klischee, Stereotyp und Vorurteil in der englischsprachigen Literatur*, Tübingen 1987.

19 *Italus, Gallus, Hispanus, Germanus* (p. 61sq.). Goethe ajoute »Anglus«, Cf. Johann Wolfgang von Goethe, *Sämtliche Werke*, hg. von Karl RICHTER et al., München 1986 (cité MA), t. IV,2, p. 600.

20 Cf. Nicole de LAHARPE, *Images de l'autre, images de soi. Les stéréotypes nationaux dans les Tischreden*, Paris 2002, p. 224sq.

21 Les succinctes réflexions imagologiques de Goethe du 16 nov. 1829 (MA, t. XVIII,2, p. 150-151: *Reflexion über nationale (sic) Eigentümlichkeiten*, auxquelles se réfère R. Florack (p. 24) n'ont par contre aucun rapport avec le tableau comparatif de 1795.

22 Cf. Franz K. STANZEL (Hg.) unter Mitwirkung von Ingomar WEILER u. Waldemar ZAHARASIEWICZ, *Europäischer Völkerspigel. Imagologisch-ethnographische Studien zu den Völkertafeln des frühen 18. Jahrhunderts*, Heidelberg 1999, p. 45-74.

esquisses, tableaux ou gravures, qui suggéraient les attitudes et les costumes des habitants. Certes, en France on n'a apparemment rien trouvé de semblable, bien qu'au XVIII^e siècle il y eût encore quelques traces de telles listes, comme p. ex. dans »Encyclopédie« ou dans le »Tableau de Paris« de S. Mercier. Dans le reste de l'Europe, on en trouve même encore au XX^e siècle²³. Mais dès la guerre de Trente Ans, puis, avec les conquêtes de Louis XIV et l'hégémonie conquérante de la France, politique et culturelle, les antinomies bilatérales, favorisées aussi par les progrès de l'individualisme, semblent avoir triomphé de ces grands tableaux.

Quand un stéréotype reçoit tour à tour un éclairage négatif et un éclairage positif, la réversibilité est non le fait du hasard ou de la lubie d'un écrivain; elle témoigne souvent d'un changement de mentalité ou d'une lutte idéologique à l'intérieur d'un même pays, et les deux peuvent être datés. Voilà p. ex. un des aspects de la querelle entre Voltaire et Fréron. Quand dans »Candide« le conteur établit un lien entre l'optimisme de Leibniz, la candeur de son héros et celle des Allemands en général, représentés non sans raison par des Westphaliens, il ne parodie pas seulement la philosophie allemande, il réactualise sciemment l'hétérostéréotype négatif des Allemands, une intention que confirment ses lettres.

Les réactions à la satire du »Candide« de Voltaire, qui ne manquèrent ni en France ni en Allemagne, en offrent un bel exemple, en même temps qu'elles sont l'expression de l'esprit de l'époque. En effet, elles auraient été impensables une génération plus tôt. Empruntant l'image des montagnards et des bergers suisses à Haller et à Gessner, les Fréron, Dorat et Florian évoquent la simplicité, la naïveté et l'innocence des Allemands, en les opposant comme modèle²⁴ d'une part à la frivolité et à l'ethnocentrisme de leurs compatriotes, d'autre part à leurs »préjugés surannés« concernant leurs voisins. En fait, cet échange transnational d'autostéréotypes et d'hétérostéréotypes a été suscité par la crise morale que traversait la société parisienne vers 1750. La tendance idyllique des lettres allemandes considérées comme le reflet du caractère national, révélait à ces écrivains, la teneur polémique et erronée de l'hétéro-image française, qu'ils jugeaient nécessaire de corriger²⁵. Voltaire et d'autres écrivains continuaient par contre à montrer la pertinence des anciens hétérostéréotypes. Outre-Rhin les victoires de Frédéric II avaient donné une nouvelle fierté aux Allemands, les amenant à ressusciter, avec l'ancienne antinomie des deux pays voisins, les anciens hétérostéréotypes négatifs et les autostéréotypes positifs.

Outre la réplique ironique de Justus Möser²⁶, il y eut celle, plus virulente, des poètes du *Göttinger Hain*, qui opposent la simplicité germanique aux vices de Lutèce. Mais si, à part l'éclairage positif ou négatif de la simplicité, nous retrouvons en deçà et au-delà du Rhin les mêmes stéréotypes, ils se distinguent par l'intention et l'écho qu'ils rencontrent. Dans l'esprit des poètes du *Göttinger Hain* ils correspondaient au vrai génie allemand, attesté déjà par Tacite, mais faussé depuis par l'influence romaine et française, du moins selon l'explication de Herder dans »Ueber die neuere Deutsche Literatur« (1767). Et les poètes de présen-

23 Cf. p. ex. A. E. BRINKMANN, *Geist der Nationen. Italiener, Franzosen, Deutsche*, Hamburg 1948; Salvador de MADARIAGA, *Anglais, Français, Espagnols*, Paris 1930, et Hermann GRAF KEYSERLING, *Das Spektrum Europa*, 1928.

24 A l'époque, Français et Allemands considéraient encore les Suisses comme des Allemands. Il est significatif que les Suisses Haller et Gessner aient présenté des montagnards et des bergers simples et honnêtes, sans faire référence à leur nationalité et sans allusion aux stéréotypes nationaux.

25 Quand dans *Les Préjugés* (1760) A. P. Jacquin affirme: »les Allemands sont plus sensés que nous, les Anglois plus fermes...« (p. 10), il contredit également la tradition des autostéréotypes et des hétérostéréotypes français, dans l'intention de corriger la superbe de ses compatriotes en montrant qu'un autre peuple possède les mêmes qualités que celles qu'ils s'attribuent ou que, dans leur ethnocentrisme, ils croient être seuls à posséder.

26 Notamment *Schreiben eines reisenden Franzosen an seinen Wirt in Westfalen*, dans: *Patriotische Phantasien*, II (1775), p. 348sq.

ter la simplicité et ses différentes variantes comme des vertus, des modèles pour régénérer moralement l'Allemagne. Pour les Français par contre, c'est la scission de la société en traditionalistes et en cosmopolites, en hédonistes et en moralistes qui s'est répercutée sur les hétérostéréotypes concernant l'Allemagne, les uns donnant un sens négatif à «candeur», les autres un sens positif. En même temps, passant d'un pays et d'un genre à l'autre, ces stéréotypes montrent que la nature et la signification des stéréotypes comptent plus que la fonction qu'ils peuvent remplir dans un genre littéraire donné. A borner les investigations au genre et à estimer que la fonction est plus importante que le message dont le stéréotype est chargé (p. 13), on laisse dans l'ombre bien des aspects que pourraient éclairer le dialogue transnational et la situation historique. Il ne suffit pas de ranger les textes par genre selon un ordre approximatif et d'accorder au genre une place de choix, le vrai problème commence après, car il faut savoir qui parle, le narrateur ou un protagoniste? Quel rôle jouent dans l'œuvre et le locuteur et le stéréotype? Les deux sont-ils contestés ou opposés à d'autres? Toutes ces questions restent sans réponse, pendant que R. Florack se demande s'il y a «des lois qui expliquent la présence des stéréotypes dans la littérature» (p. 6).

Quand l'auteur transpose à une autre nation les stéréotypes que la tradition attribue à une nation donnée, il provoque le lecteur en contredisant son attente. Voilà ce que montre p. ex. l'exemple de «L'illustre Parisienne» (1692) de Jean de Preschac. Selon la stéréotypie traditionnelle, le Français est censé être galant et inconstant et l'Allemand, fidèle et sérieux, mais pour des raisons sociales le romancier opère un tri dans le répertoire des stéréotypes nationaux. D'une part il répond à l'attente du lecteur français en faisant du fils du banquier hambourgeois un fat et un lourdaud. Ne fût-ce que grâce à son éducation et à l'urbanité que lui ont données ses fréquentations et ses voyages, le prince allemand échappe par contre aux travers imputés à sa nation. Il reste cependant marqué par l'hétérostéréotypie que l'Allemagne a accolée à la Française. C'est elle qui cause sa méprise et l'amène à accorder foi à la rumeur selon laquelle sa belle se serait mariée pendant son absence. En réalité, il s'agissait de la sœur de celle-ci, tandis que l'héroïne a fait preuve d'une grande fidélité, capable de triompher de toutes les épreuves²⁷. Pour des raisons de convenance sociale J. de Preschac, fidèle à l'esprit de l'époque ou du grand monde, a ainsi corrigé l'image de la Française inconstante, un stéréotype qui avait cours aussi bien en France qu'en Allemagne, servant ici d'autostéréotype et là d'hétérostéréotype.

Dans la mesure où R. Florack met l'accent sur les stéréotypes résultant de l'héritage culturel européen et de la tradition littéraire, elle minimise, comme d'ailleurs plusieurs chercheurs modernes, l'apport de la socialisation. Elle n'en reconnaît le rôle que de façon indirecte en faisant allusion au langage qui, grâce aux locutions idiomatiques et aux proverbes, transmet un «savoir social» (p. 12), dont font partie les stéréotypes. Pour le reste, elle préfère se replier sur la science littéraire, n'accordant guère d'importance aux instruments d'investigation qu'offre la psychologie sociale.

La théorie des climats et le problème du génie et de l'esprit national

S'opposant à l'ethnopsychologie et à la critique imagologique, qui, au moins jusque vers 1960, avaient considéré le caractère national et la nation comme des réalités objectives ou des entités métaphysiques et avaient cru pouvoir les cerner grâce à l'analyse des autostéréotypes, R. Florack, d'accord avec les constructivistes, pour qui ces concepts sont des projec-

27 Ce roman à clef de J. de Preschac permettrait de confronter la fiction et ses stéréotypes à la réalité historique, puisque l'auteur n'a fait qu'arranger l'histoire des amours et le mariage d'Eléonore Desmier d'Olbreuse avec le duc de Celle et de transformer une aventure historique en conte de fées. Cf. aussi Herbert SINGER, *Der deutsche Roman zwischen Barock und Rokoko*, Köln 1963, p. 20sq.

tions lancées par des intellectuels, des artefacts, estime qu'ils ressemblent à ce que Roland Barthes avait appelé un «mythe», qui «transforme l'histoire en nature».

Pour les proverbes des humanistes qui colportent des stéréotypes nationaux ayant trait aux peuples européens, R. Florack reconnaît que dans l'esprit des auteurs ces caractérisations correspondaient à une réalité. Si auteurs et critiques parlaient parfois de l'âme du peuple, c'est qu'ils croyaient à l'inconscient, à un imaginaire collectif²⁸. N'oublions pas que dans les régimes totalitaires, politiques ou théocratiques, la mentalité collective exerce une grande pression sur l'individu auquel elle ne laisse pas beaucoup de marge pour se différencier, de sorte que, dans ce cas, parler de caractère national correspond bien plus à la réalité que dans un régime démocratique libéral ou dans une société multiculturelle. Au lieu de s'irriter en dénonçant ce que R. Florack considère comme les erreurs de Mme de Staël et de Heine (p. 6), ne vaudrait-il pas mieux expliquer leurs conceptions et se demander pourquoi, même eux, colportaient des stéréotypes?²⁹

Certes, la nation est le résultat de la propagande d'écrivains, qui, dans des circonstances historiques particulières, ont cherché ou cherchent à créer un Etat national et à insuffler un esprit collectif au peuple. Ces «projections» restent cependant des idées en l'air tant qu'elles ne sont pas reçues par la population. Il est certes difficile de préciser la part de tous les facteurs qui contribuent à la constitution de l'imaginaire collectif, mais si la littérature joue sans doute un rôle prépondérant dans la propagation des concepts de nation et de patrie, en ce qui concerne la transmission de la stéréotypie sociale et nationale qui s'y rattache, la socialisation n'est pas moins importante; c'est par elle que la communauté propose, voire impose parfois à l'individu le rôle qu'elle attend de lui. Par une interaction entre le modèle proposé et l'esprit du temps, grâce à l'internalisation de cette attente par l'individu, c'est elle qui commande son attitude et son jugement face à sa communauté comme face aux autres, et lui fournit les stéréotypes collectifs ou nationaux devant lui permettre de s'orienter. Dans les périodes troubles, le rôle de la socialisation devient même particulièrement important. Ainsi pendant la Révolution française le jacobinisme a cherché à modeler l'identité individuelle et nationale par la propagande et l'intimidation, en rognant la vie privée au profit de la vie publique. En même temps l'oralité, jusqu'alors plus discrète, et l'iconographie ont joué un rôle nouveau dans la propagation des stéréotypes, dont la fonction était souvent moins cognitive qu'appellative, en vue de l'intégration à la nation, voire à la communauté jacobine.

Du XVI^e au XIX^e siècle bien des auteurs pensaient pouvoir légitimer les concepts de génie ou de caractère national en se référant à la théorie des climats, qui, notamment grâce à la découverte des manuscrits de l'antiquité, connut une résurgence lors de la Renaissance. Selon leur situation à l'intérieur des trois zones climatiques – le froid du Nord, la chaleur du Sud et le climat tempéré de la zone intermédiaire –, les peuples se virent attribuer des qualités et des défauts physiques et moraux³⁰. En l'occurrence le stéréotype de l'ivrognerie allemande est un héritage de la théorie des climats. Ainsi depuis l'antiquité l'intempérance était

28 Ce qu'à la suite de Magdalena Telus R. Florack appelle, sans autre explication, «kollektives Wissen» semble être l'équivalent de l'imaginaire collectif, mais l'expression «pictures in our head», qui devait traduire à peu près la même notion, est assimilée par R. Florack à «fiktive Konstruktionen» (p. 10). Cf. aussi supra note 13.

29 R. Florack préfère par contre «eine literaturimmanente Betrachtungsweise», se contentant de tenir compte du genre et du «Status des jeweiligen Textes in seinem – geschichtlich besonderen – kulturellen Kommunikationszusammenhang» (p. 7).

30 Sans faire référence à la théorie des climats qui conditionne la correspondance entre le physique et le moral, R. Florack la retient comme élément caractéristique des stéréotypes nationaux. Mais quand au XIX^e siècle la théorie des climats a été progressivement abandonnée, cette correspondance s'atténua également.

associée aux peuples du Nord, passant des Scythes aux Germains, puis aux Allemands, aux Polonais et aux »Moscovites«. Dans la mesure où la zone géographique était censée conditionner, voire déterminer le caractère de tous les habitants d'une région ou d'un pays, les écrivains n'avaient même pas besoin de faire intervenir des considérations historiques ou sociologiques. D'autres théoriciens par contre limitaient la nation à l'aristocratie ou au Tiers état, ou la définissaient par des références à l'ethnicité ou à une conception raciale, notamment depuis la fin du XVIII^e siècle³¹. Gommant le mélange de populations hétérogènes, ils se faisaient les mêmes illusions, mais avec moins de raisons encore, que les partisans de la théorie des climats, qui reposait au moins sur une influence, admise par tous, quitte à lui accorder beaucoup trop d'importance. Comme les uns et les autres croyaient au caractère scientifique de leurs prémisses et, partant, des stéréotypes nationaux, auxquels ils attribuaient une valeur cognitive, il n'était pas paradoxal de voir »les philosophes« combattre les préjugés en général tout en colportant eux-mêmes des stéréotypes nationaux (p. 9). R. Florack se réfère certes à la théorie des climats, indispensable pour l'explication historique de l'idée que les écrivains se faisaient du caractère national entre le XVI^e et le début du XIX^e siècle, mais elle ne s'en sert guère pour expliquer leurs hypothèses³². Elle remarque par contre avec raison que la résurgence de la théorie des climats allait de pair avec celle de la théorie des tempéraments, un lien qui se relâchera progressivement, bien qu'on en trouve encore des traces jusque dans l'»Encyclopédie« et chez S. Mercier ainsi que dans les »Physiognomonische Fragmente« de Lavater et chez Kant.

Dans »L'Esprit des lois« (1748) Montesquieu accompagne ses remarques sur le climat et le caractère national de références à la médecine de l'époque. Or quand il associe »sincérité«, »franchise« et »le vin« à la chasse et à la guerre, ce que peut-être ne justifient pas ses références, R. Florack lui reproche d'émettre »de telles incongruités«, caractéristiques, à son avis, du concept de caractère national, voire du concept de caractère tout court (p. 42). Mais la »logique«, à laquelle elle se réfère parfois, est-elle un critère adéquat dans ces cas³³? Elle oublie surtout que Montesquieu déduit les qualités et les défauts des Germains – qui en grande partie sont d'ailleurs les mêmes que chez Tacite –, en premier lieu de la rigueur du climat septentrional et de la stérilité du sol.

Le fait que le génie national était déterminé par le climat posait le problème du rôle de l'histoire: dans quelle mesure les hommes pouvaient-ils évoluer si leur caractère était déterminé, censé rester toujours le même tant qu'ils ne changeaient pas de zone climatique? Bodin, qui dans les »Six livres de la République« (1576) demandait aux législateurs »d'accommoder l'estat [c'est-à-dire les lois] au naturel des citoyens et les edicts et ordonnances à la nature«³⁴, et Montesquieu, qui dans »L'Esprit des Lois« reprenait cette recommandation, n'enfermaient-ils pas les hommes dans un carcan? Ne rendaient-ils pas toute évolution impos-

31 Le terme de »race« n'a cependant pas toujours eu la même acception qu'aujourd'hui. Cf. W. CONZE, art. »Rasse«, dans: *Geschichtliche Grundbegriffe*, hg. von O. BRUNNER et al., Stuttgart 1984, t. 5, p. 146sq. G. L. FINK, *De Bouhours à Herder. La théorie française des climats et sa réception outre-Rhin*, dans: *Recherches germaniques* 15, 1985, p. 16sq. et 44sq. Et Ivan HANNAFORD, *Race. The History of an Idea in the World*. Foreword by Bernard Crick, Baltimore, London 1966, p. 187–231.

32 Elle lit un peu vite. Bodin considère l'équateur comme une zone froide, mais il ne »déplace« pas pour autant les autres zones vers le Nord. Comme aussi bien dans *Methodus* (n. 15), p. 315–318, que dans les *Six livres de la République*, éd. par Ch. FRÉMOND et al., Paris 1986, t. 5, p. 12, il divise les 90 degrés de latitude nord en »trois zones égales«, on ne peut pas dire »Der eigentliche Norden beginnt nach diesem Schema erst ab dem fünfzigsten Breitengrad« (p. 35).

33 Voir n. 1, p. 42: »Doch während sich Krieg, Jagd und Weingenuß logisch mit Montesquieus medizinischer Erklärung verbinden ließen, gilt das für die in demselben Atemzug genannte »Aufrichtigkeit« und »Offenherzigkeit« eindeutig nicht.«

34 Voir n. 35, t 5, p. 11.

sible? La théorie des climats distinguait cependant entre »causes physiques« (climat, sol, situation géographique, plaine ou montagne, nourriture) et »causes morales« (selon Montesquieu »la religion, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées [c'est-à-dire l'histoire], les mœurs, les manières«). Toutefois la relation entre ces deux causes variait avec les auteurs, plusieurs d'entre eux laissant entendre qu'en fin de compte les causes morales découlaient des causes physiques, c'est-à-dire que tout était déterminé.

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle les écrivains emploient volontiers les termes de »caractère« ou »génie national« en même temps que celui d'»esprit national«, sans toujours bien préciser si ceux-ci se distinguent et en quoi. Après avoir dénoncé l'anthropomorphisme de ces expressions, R. Florack affirme:

Mag es sich bei »Nationalgeist« und »Nationalcharakter« auch um unterschiedliche Akzentsetzungen handeln, so ist eine deutliche Abgrenzung der Begriffe jedoch nicht möglich und auch nirgendwo belegt (p. 27 et 29).

Mais qui a assez de lectures pour pouvoir affirmer »nirgendwo belegt«? »La thèse d'une différence catégorielle entre esprit national et caractère national« (p. 29) n'a-t-elle vraiment aucun fondement? A plusieurs reprises ces affirmations péremptoires sont pourtant contredites par les textes.

Ce n'est cependant ni Saint-Evremond, ni Bêat de Muralt qui ont introduit le »nouveau concept d'esprit national«, bien que l'un et l'autre se soient intéressés à la mentalité des peuples qu'ils étudient. Dans les différents essais où le premier évoque le caractère ou la littérature d'un peuple, il parle de »génie«, tout comme B. de Muralt dans les »Lettres sur les Anglois et les François«³⁵. Sur ce plan il n'y a pas de rupture entre eux et les humanistes latins qui, à ce propos, parlaient de »natura« ou de »ingenium«. Non sans raison c'est sans doute l'abbé Dubos, un historien, qui dans les »Réflexions sur la poésie et sur la peinture« (1719) innove sur ce point. Pour lui le »génie« et »l'esprit« d'une nation sont différents tout comme »le corps« et »l'esprit«³⁶. Et cette différence est liée à celle qui existe entre les »causes physiques« et les »causes morales«, différence dont il faut tenir compte si, à propos du XVIII^e siècle, l'on parle de caractères et de stéréotypes nationaux. Selon Montesquieu, les premières déterminent le caractère et »l'esprit général« de la nation. Il précise cependant en même temps que la relation entre les deux n'est pas constante, si bien que le caractère national est moins marqué chez les nations civilisées, capables, grâce aux facteurs moraux, d'atténuer l'influence du climat et par conséquent d'évoluer, tandis que, moins civilisés, les peuples primitifs sont davantage soumis aux lois de la nature. Bien que dans le titre de ses »Essais sur le génie et le caractère des nations« (1743), l'abbé d'Espiard se réfère seulement à »génie« et à »caractère«, qui, eux, paraissent synonymes, il y distingue, lui aussi, entre les causes physiques et les causes morales³⁷, mais n'en tire de conclusion qu'en 1752. Alors il met dès le titre l'accent sur »L'Esprit des Nations«, comme s'il voulait réagir contre le déterminisme de la théo-

35 SAINT-EVREMOND, Œuvres en prose, éd. par René TERNOIS, Paris 1962, t. 2, p. 84sq., 249sq.: *le génie des Romains*, t. 3, p. 55sq., et p. 89sq. *le naturel des Hollandais*. Bêat de MURALT, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les voyages*, Cologne 1725, p. 1, 113 et passim, n'emploie également que *caractère de la Nation*. Cf. par contre Conrad WIEDEMANN, *Klassische Totalität und fragmentarische Nation*, dans: Carola HILMES et al. (Hg.), *Die Dichter lügen nicht. Über Erkenntnis, Literatur und Leser*, Würzburg 1994, p. 234sq.

36 *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, Nelle éd. Dresde 1760, t. 2, p. 158 *l'esprit des Anglois*, p. 253 *le caractère particulier aux anciens peuples*, et passim, t. 2, p. 577.

37 *Essais sur le génie et le caractère des Nations*. Divisés en six livres, Bruxelles 1743, p. 60sq.: *Division des causes en physiques*, p. 113sq. *Division des causes en morales*, où d'Espiard parle aussi des institutions et de l'éducation.

rie des climats, qu'entre temps Montesquieu avait souligné. Ce n'est qu'en amputant la citation de l'abbé d'Espiard de la fin de la phrase, que R. Florack pouvait croire y trouver la confirmation de sa thèse (p. 27):

Le Génie des Nations peut être considéré comme une Cause ou comme un Effet. Dans le premier de ces sens, il n'est autre chose que l'humeur, le naturel, le tempérament. Dans le second, il est pour les esprits ce que la physionomie est pour les corps [...]. Le Génie sera donc alors cet esprit qui résulte de la combinaison des coutumes & des opinions avec le tempérament, mais, l'endroit seul, où l'une ou l'autre expression sera employée, démêlera pleinement les équivoques³⁸.

L'explication est alambiquée, il est vrai. Apparemment l'abbé suggère ainsi, sans encore bien y croire lui-même, que le caractère est déterminé par les causes physiques et censé ne pas changer, tandis que l'esprit, considéré comme le résultat des causes morales, peut évoluer.

Ce que l'abbé entrevoit, Voltaire le confirme dans »l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations« (1756): le »génie« des nations ne change guère, leur »esprit« par contre évolue et reflète, à un moment donné, le degré de civilisation que la nation a atteint alors. Si au Moyen Âge les Français étaient encore *barbares*, si sous Louis XIII *les esprits [...] demeuraient en général grossiers et sans culture*, sous Louis XIV il s'est fait *dans nos esprits, dans nos mœurs [...] une révolution générale*; pendant tout ce temps le génie français est par contre resté le même³⁹.

L'anthologie

Les extraits de cette anthologie vont de la Renaissance au milieu du XIX^e siècle. L'éditrice ne motive cependant guère cette délimitation. Le point de départ est naturellement justifié par la prise de conscience nationale des peuples européens. Certes, au Moyen Âge, la conscience de l'unité chrétienne de l'Europe n'avait pas empêché l'apparition de stéréotypes nationaux antinomiques, sans parler des croisades qui avaient donné lieu à des frictions entre les participants. Mais si l'on compare les stéréotypes nationaux des textes médiévaux avec ceux de la Renaissance, on constate un enrichissement de la palette et la nouveauté de leur motivation, grâce à l'élargissement et au changement d'horizon intellectuel ainsi qu'à la découverte de manuscrits de l'antiquité gréco-romaine, en particulier de Tacite, très souvent sollicité, au moins jusqu'au XIX^e siècle⁴⁰.

Notamment grâce à des traités de poétique et de médecine ainsi que, pour la Renaissance, à des extraits en latin du »Colloquia familiaris« d'Erasme, des »Adagia« d'Agricola, d'un traité d'Agrippa von Nettesheim, généralement oubliés dans ce contexte, R. Florack complète heureusement les explorations de ses prédécesseurs. Pour la période que couvre l'anthologie, apparemment seules l'historiographie et les autobiographies furent négligées. Comme le latin était la langue de la République des savants européens, qui n'a été remplacée par les langues vernaculaires, en France qu'au courant du XVII^e et, en Allemagne, que cent ans plus

38 L'Esprit des Nations, La Haye 1752, t. 1, p. 1-2. Pour R. Florack (p. 27) la citation s'arrête après »tempérament«.

39 Essai sur les mœurs, éd. Par R. Pomeau, Paris 1963, t. I, p. 195 *l'esprit, les mœurs, les usages*, p. 264 *le génie des nations*, p. 189 et t. II, p. 577. Le Siècle de Louis XIV (1751-1768), éd. par Antoine ADAM, Paris 1966, t. 1, p. 36.

40 Jacques RIDÉ, L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemande de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI^e siècle. Contribution à l'étude de la genèse d'un mythe, Lille, Paris 1977, et Klaus von SEE, Barbar, Germane, Arier. Die Suche nach der Identität der Deutschen, Heidelberg 1994.

tard, le choix de textes latins se justifie historiquement. Mais si avec les *»Poetices libri septem«* (1561) Scaliger a marqué de son empreinte toute la poésie européenne du baroque et du classicisme, son esquisse de la galerie des peuples connus alors n'a apparemment guère eu d'écho, d'autant qu'elle n'apportait rien de nouveau; elle témoigne cependant du fait qu'à la fin du XVI^e siècle la tradition du catalogue des *»populorum ingenia«* était bien vivante.

S'arrêter vers 1850 est par contre plus difficile à justifier. L'éditrice allègue que le nationalisme marquait l'hostilité entre la Prusse et la France et que, parallèlement, le début d'échanges intellectuels entre les deux pays modifiait la perspective. Or l'échange existait bien avant déjà, même si l'on ne retient pas ce qu'ont apporté la science allemande à l'*»Encyclopédie«* de Diderot et les lumières françaises à l'*Aufklärung* ou la confrontation idéologique à l'époque de la Révolution française. Initié en partie par l'émigration et Mme de Staël il y eut, dès 1815, un important commerce littéraire, au point que les conservateurs classicisants français crièrent à la trahison et à l'aliénation du génie national sous l'influence des romantiques allemands et anglais⁴¹. Sur les échanges intellectuels et interculturels, la théorie des transferts culturels, à laquelle R. Florack prête toutes les vertus qu'elle dénie à l'imagologie (p. 21), apporte de précieux compléments d'information⁴², bien qu'elle soit également tributaire de la subjectivité des auteurs et des critiques.

Et pourquoi s'en tenir là? Après 1870 les confrontations franco-allemandes réactualisent les stéréotypes les plus éculés et leur donnent bien des fois un tour discriminant. Il est vrai que cela aurait fait éclater les dimensions déjà considérables du volume, mais en même temps on aurait pu voir si et dans quelle mesure la tradition se renouvelle. En attendant, on peut se tourner vers Jörg von Uthmann et les témoignages de *»deux cents ans de préjugés franco-allemands«*, qu'il a réunis sous le titre *»Le Diable est-il allemand?«* en les éclairant par leur contexte historique⁴³.

La présente anthologie accorde une place privilégiée au XVIII^e siècle, considéré comme *»Sattelzeit zwischen Neuzeit und Moderne«* (p. 48). Il a droit à six chapitres contre un pour les autres époques. Quantitativement, l'équilibre entre textes allemands et français est assez bien respecté, mais pas pour les rubriques consacrées aux genres, ce qui aurait mérité une explication. Ce déséquilibre est-il dû à la carence d'une des littératures nationales ou au choix de l'éditrice? Les genres narratifs français du baroque sont certes quantitativement importants⁴⁴, mais quand les romanciers s'intéressent à l'étranger, ils s'aventurent plus volontiers dans les pays méditerranéens que dans les pays septentrionaux, à moins qu'ils ne puissent – comme J. de Preschac – exploiter un épisode de la chronique mondaine, ou, comme les nouvellistes, adapter une source littéraire étrangère. Sur ce point une erreur dans la répartition des textes exagère encore la carence du récit français face aux romanciers allemands, opposés à l'hégémonie politique et culturelle de la France et à l'imitation de la mode française par l'aristocratie allemande⁴⁵. L'évêque J. P. Camus, influencé par la Contre-Réforme,

41 Ian A. HENNING, *L'Allemagne de Mme de Staël et la polémique romantique. Première fortune de l'ouvrage en France et en Allemagne (1814–1830)*, Paris 1929. Et André MONCHOUX, *L'Allemagne devant les Lettres Françaises (1814–1835)*, Toulouse 1953.

42 Michel ESPAGNE, Werner GREILING (Hg.), *Frankreichfreunde. Mittler des französisch-deutschen Kulturtransfers (1750–1850)* (Deutsch-französische Kulturbibliothek, Bd. 7), Leipzig 1996.

43 *Le Diable est-il allemand?* Prétace d'André GLUCKSMANN, Paris 1984. Cf. aussi Claude DIGEON, *La Crise allemande de la Pensée française (1870–1914)*, Paris (1959), 2^e éd. 1992. Et Klaus R. WENGER, *Preußen in der öffentlichen Meinung Frankreichs. 1815–1870. Politische Aspekte des französischen Preußenbildes, ein Beitrag zur historischen Analyse nationaler Urteilstypen*, Göttingen 1979.

44 R. C. WILLIAMS, *A bibliography of the Seventeenth Century Novel in France*, New York 1931.

45 G. L. FINK, *Vom Alamodestreit zur Frühaufklärung. Das wechselseitige deutsch-französische Spiegelbild 1648–1750*, dans: *Recherches germaniques* 23, 1993, p. 3–31.

aurait dû figurer non sous la rubrique Renaissance, mais sous celle de baroque, d'autant plus qu'il offre une intéressante variante de la répartition des stéréotypes positifs et négatifs de l'Allemand. Dans »Les Evenemens Singvliers« (1628), ce sont la religion et le sexe qui lui servent de critères. Ainsi dans »La Femme accorte«, la mère, catholique, est chaste, *franche*, & *a le cœur aussi rond que l'estomac*, tandis que le mari, un protestant de Nuremberg, *testu, quatité inseparable d'un heretique*, est en outre *furieux en sa colere & terrible*. L'Alsacien de »La Fureur Brutale«, alors province protestante de l'Empire, a tendance à blasphémer et à s'enivrer, *défaut glorieux parmy les Allemans*, et finit par égorger femme et enfants. Dans »La Pauvreté Genereuse« hommes et femmes font par contre preuve d'une grande générosité et d'une extrême fidélité, jusqu'à la mort, *vertu* (qui) *n'est point attachée au rang ny au sang des personnes*. Cette fois le nouvelliste, qui semble bien connaître la carte confessionnelle de l'Allemagne, n'éprouve pas le besoin de souligner la stéréotypie nationale ou religieuse; il se contente de signaler que l'action se situe à Breslau, fief catholique. Dans ces exemples l'opposition est surtout confessionnelle, mais il eût été intéressant de savoir si le contraste binaire qui détermine ici la portée de l'image de l'autre est également national et si dans le recueil de nouvelles de Camus, les stéréotypes de l'Allemand font face à ceux du Français ou aux autres nations européennes.

Comme si la sélection des textes s'était faite au hasard de ses lectures, l'éditrice n'éprouve pas le besoin d'en préciser les critères, et pas plus que pour les passages retenus! Réagissant avec raison contre des imagologues qui s'appuient sur des citations sorties du contexte, censé pourtant les motiver ou les relativiser, elle passe d'un extrême à l'autre. Fallait-il, pour ne pas faire violence au genre littéraire, citer les anecdotes de la Renaissance plus ou moins *in extenso* quand le passage illustrant le stéréotype national occupe très peu de lignes? Même quand parfois elle consent à résumer un passage, la disproportion entre la citation et la présentation du stéréotype est encore très importante. L'amateur de littérature ne s'en plaindra guère quand il s'agit de textes rarement édités, mais le respect du genre devait-il l'emporter sur l'intérêt pour les stéréotypes nationaux, sujet de cette anthologie? »Der Renommiste« (1744) de Zachariae offre un cas analogue. Il est vrai que cette épopée comique en six livres, bien connue au XVIII^e siècle et rééditée chez Reclam, contient une foule de détails, sociologiquement et historiquement intéressants, sur la rivalité entre les étudiants de l'éna, en »costume allemand«, et les petits-maîtres de Leipzig, entre le grobianisme des uns et la galanterie et la mode française des autres. Fallait-il pour autant étaler ces détails parodiques sur 19 grandes pages? Pour les pièces de théâtre et les romans par contre, R. Florack se montre plus raisonnable et fait des coupures ou ne présente qu'un épisode. Mais même pour les textes discursifs elle est souvent très généreuse, ce qui entraîne pour la documentation des dimensions très importantes et, par conséquent, augmente le prix de vente et limite la diffusion de l'ouvrage.

L'éditrice promet certes de présenter les textes dans un ordre chronologique (p. 48), mais celui-ci est très souvent bousculé, déjà par la répartition des œuvres selon différentes rubriques et par l'alternance de textes allemands et français. Ainsi les »Lettres sur les Anglois et les François« (1725) de Bèat de Muralt, les »Lettres françoises et germaniques« (1740) d'Eléazar Mauvillon, les »Lettres juives« (1736) de d'Argens ou »L'Esprit des lois« (1748) et »Candide« (1759) viennent après des textes d'auteurs allemands qui s'en sont inspirés ou qui y avaient répondu, comme par exemple Herder dans »Journal meiner Reise« (1769), Justus Möser dans les »Patriotische Phantasien« (1774–1775), J. K. Riesbeck dans les »Briefe eines reisenden Franzosen« (1783) ou les poètes du *Göttinger Hain*. Inutile dès lors de se demander pourquoi, avec les extraits de la correspondance entre Frédéric et Voltaire, les intéressantes lettres de la Princesse Palatine, écrites entre 1699 et 1724, ont été insérées presque à la fin du XVIII^e siècle. Il est vrai qu'elles n'ont été publiées qu'au XIX^e. Ceci pose le problème de la chronologie: faut-il tenir compte de la date des lettres ou de celle de la publication, qui seule a pu trouver un écho? Mais même à l'intérieur des rubriques, l'ordre chronologique n'est

pas toujours respecté. Manifestement, aux yeux de l'éditrice, l'historicité des textes paraît bien secondaire.

Et il en va de même pour la dernière partie, consacrée à la période de 1789 à 1848. Le début de la Révolution française, c'était bien le moment où des gallophobes allemands se convertirent et se présentèrent en frères républicains des «nouveaux Francs», et où des francophiles, conservateurs et aristocrates, devinrent subitement gallophobes. Ouvrir cette partie avec les considérations générales sur le caractère national, la théorie des climats et le portrait des nations européennes de l'«Enzyklopädie der philosophischen Wissenschaften» (1817) de Hegel, et placer le rapport enthousiaste de Campe (1789–1790) sur la liberté après l'essai de Woltmann (1795) et «Die Westhunen» (1794) de Friedrich L. Stolberg après des extraits du «Geist der Zeit» (1806–1808) d'E. M. Arndt et les «Reden an die deutsche Nation» (1807–1808) de Fichte, c'est d'une part estomper le bouleversement des stéréotypes franco-allemands amené par la Révolution, et de l'autre inverser le cours de l'histoire.

Il serait vain de se demander si tel ou tel auteur important de la période choisie a été oublié ou pourquoi par exemple n'y figurent pas «Les trois livres de la Sagesse» (1601) de Pierre Charron ou «l'Icon animorum» (1614) de J. Barclay. Ce dernier, il est vrai, était Ecossais par son père, mais Lorrain par sa mère et fit ses études en France, où furent publiées ses premières œuvres, sauf «Icon animorum», dédié pourtant à Louis XIII. Comme il ressort des notices d'introduction, R. Florack connaît cet ouvrage, mais sa sélection des documents n'obéit pas au principe de la représentativité. Elle estime même qu'il serait «outrecuidant» de vouloir y prétendre, tout en pensant avoir présenté «exemplarisch diskursive Texte» (p. 48). C'est d'ailleurs se faire une curieuse idée de l'historiographie que de déclarer qu'il est impossible d'écrire «une histoire cohérente de la conscience collective», sous prétexte qu'il est impossible d'être exhaustif⁴⁶. Si dans l'introduction et les brèves notices, où elle présente les auteurs et les textes, elle donne de brefs aperçus sur le rôle historique des stéréotypes, pour le reste elle semble faire fi de l'histoire. Mais à quoi bon aligner tant d'extraits couvrant plus de trois siècles s'ils ne sont pas représentatifs de leur époque et si, comme R. Florack le souligne à plusieurs reprises, les stéréotypes ne changent guère et remplissent toujours la même fonction⁴⁷? C'est un peu la montagne qui accouche d'une souris.

La représentativité d'un texte peut pourtant être déduite de sa réception. Comme nous l'avons vu à propos de Scaliger, celle-ci est parfois complexe. Ainsi les catalogues des caractères et des qualités des peuples, pour lesquels, dans «Les Trois livres de la Sagesse», P. Charron a transcrit les indications des «Six Livres de la République» (1576) de son ami J. Bodin, ont apparemment exercé plus d'influence dans notre domaine que l'original, qui par contre a été au centre du débat sur la souveraineté et les régimes politiques. Mais qui douterait que les «Colloquia» (1523) d'Erasme, longtemps recommandés comme lecture pour la jeunesse⁴⁸, et «Icon animorum», qui ont eu de nombreuses éditions et traductions en plusieurs langues, aient tous deux connu une large diffusion? Jusqu'au XVIII^e et parfois encore au XIX^e siècle, l'Europe cultivée recourait à Charron ou à Barclay quand elle voulait savoir ce

46 Cf. aussi supra n. 10: «Unsere Dokumentation verzichtet auf die falsche Kohärenz der Bild-Forschung...» (p. 21).

47 En se référant à une lettre de Frédéric II, dont elle sous-estime d'ailleurs l'ironie, elle tire une conclusion générale: «In (authentischer) Korrespondenz dient [...] der Rekurs auf nationale Stereotype der Sicherung einer gemeinsamen Kommunikationsebene» (p. 46). Une affirmation qu'infirmement bien des lettres. D'une part la base de sa généralisation est trop étroite, d'autre part en raison du caractère tout à fait particulier de la correspondance entre Frédéric et Voltaire, celle-ci ne se prête pas à une généralisation.

48 Cf. Norbert ELIAS, Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen. T. I, Wandlungen des Verhaltens in den weltlichen Oberschichten des Abendlandes, Stw 158, Frankfurt 5^e éd. 1978, p. 230sq.

qu'il fallait penser de tel ou tel peuple européen. Et bien d'autres ouvrages ont joué un rôle analogue. Pour ne prendre que quelques exemples français: Les »Essais« (1560–1590) de Montaigne, les »Entretiens d'Ariste et d'Eugène« (1671) de Bouhours, les »Réflexions critiques sur la poésie et la peinture« (1719) de l'abbé Dubos, »L'Esprit des Lois« (1748) de Montesquieu, les »Variétés dans l'espèce humaine (1749) de Buffon et le »Candide« (1759) de Voltaire ont été des ouvrages de référence obligés, y compris pour le génie des peuples et les stéréotypes nationaux. Et on pourrait en dire autant de bien des ouvrages allemands. Luther, Wieland, Herder et Lessing, ce dernier aussi bien avec la »Hamburgische Dramaturgie (1767–1768) qu'avec »Minna von Barnhelm« (1767)⁴⁹, ont exercé une influence déterminante sur l'image allemande de la France et des lettres françaises. Ensemble, ces ouvrages constituent les jalons incontournables de l'histoire de la conscience collective. R. Florack en avait sans doute conscience, car pourquoi sinon aurait-elle présenté ici bon nombre de ces auteurs? Naturellement elle a aussi accueilli d'autres œuvres qui n'ont guère eu d'écho, comme p. ex. les »Cent nouvelles nouvelles« (entre 1505 et 1515) de Vigneulle. Tandis que le recueil anonyme publié en 1455 sous le même titre avait remporté un vif succès et a été beaucoup lu, au moins jusqu'à Goethe, celui de Vigneulle n'a par contre été (ré)édité qu'en 1972. Si l'éditrice lui a fait une place, c'est aussi parce qu'elle semble plus sensible à la nouveauté qu'au rôle historique de l'œuvre.

*

Il est certes indispensable de remettre régulièrement en question les bases d'une discipline, voire de faire un travail de déconstruction des données admises, mais remettre en question le rôle de l'identité⁵⁰ et de l'altérité et réduire la complexité de l'imagologie en rejetant les concepts d'origine psycho-sociologique de préjugé, d'image, d'autostéréotype et de hétérostéréotype pour ne conserver que celui de stéréotype national, c'est bien amputer l'instrument d'investigation de l'imagologue et appauvrir la discipline. En même temps R. Florack surévalue les fonctions cognitives et phatiques des stéréotypes nationaux et leur rôle dans la communication, au détriment des fonctions psychologiques, de l'émotivité et de la discrimination. Cela vient aussi du fait qu'elle retient parmi les media la seule littérature et qu'elle n'envisage que l'analyse d'œuvres prises isolément. Elle plaide certes pour la transdisciplinarité, mais la limite à la »Kulturwissenschaft«, puisque »les stéréotypes font partie du processus d'auto-identification et de la construction de sens«⁵¹; par la suite il n'en est cependant guère question. Toutefois, l'imagologie n'est-elle pas nécessairement interdisciplinaire? Est-il possible de pratiquer cette discipline en se repliant plus ou moins sur la science littéraire, sans s'ouvrir à l'histoire, à l'anthropologie, à la philosophie et à la psychologie sociale? Dans la mesure où R. Florack n'envisage pas l'oralité ni la presse, elle croit pouvoir négliger cette dernière. Vue sous cet angle, sa démarche ne favorise guère le renouvellement de l'imagolo-

49 A propos de l'analyse de Riccaut de la Marlinière, R. Florack est victime d'un prestidigitateur littéraire (P. Ch. GIESE, Riccaut und das Spiel mit der Fortuna in Lessings »Minna von Barnhelm«, dans: Jb. der Dt. Schillergesellschaft, XXVIII, 1984, p. 104sq.) qui prétend renverser l'interprétation du rôle que tous ses prédécesseurs ont attribué à Riccaut en prenant au pied de la lettre ses fanfaronnades, mais pas ses aveux. S'appuyant sur Giese, R. Florack voudrait voir dans ce chevalier un caractère mêlé, sous prétexte qu'il apporte à Tellheim une information vraie; elle oublie cependant qu'il le fait par intérêt, p. 512sq.

50 Indifférente au contexte historique, R. Florack donne aux conclusions des sociologues modernes, qui, face à la société multiculturelle, constatent la perte d'identité nationale (Reicher), une valeur générale, en affirmant que l'identité est: »ohnein höchst fragwürdig geworden« (p. 30).

51 Cf. l'article »Kulturwissenschaft« d'A. NÜNNING, dans: Metzler Lexikon (n. 3), auquel R. Florack se réfère (p. 7–8).

gie, qu'elle appelle pourtant de ses vœux, elle conduit plutôt à une impasse. Elle oublie surtout que toute méthode n'est qu'un instrument mis à notre disposition à un moment donné de l'histoire, qui au mieux répond à un nouveau questionnement, adéquat à la situation du moment, mais l'histoire des doctrines nous rappelle que les modes passent et qu'adopter une attitude intégriste avec des jugements péremptoirs, surtout si on l'applique également au passé, signifie qu'on a oublié l'historicité des documents et des méthodes ainsi que la subjectivité du locuteur. R. Florack cite bien les »Philosophische Untersuchungen« (1953) de Wittgenstein, mais elle a sans doute négligé les différentes mises en garde dont celui-ci a parsemé son ouvrage, y compris en ce qui regarde la méthode, et qui ne sont pas seulement valables pour la philosophie:

Es gibt nicht eine Methode der Philosophie, wohl aber gibt es Methoden, gleichsam verschiedene Therapien (N° 133).

L'histoire des images que les Français et les Allemands se font du peuple voisin reste à écrire, mais, grâce à son anthologie, R. Florack a mis à la disposition des chercheurs non un instrument, mais une mine très riche, qui reste certes à compléter, mais qui leur facilitera bien la tâche.